

**Published in The French Review (Nov 2009)**

RAHIMI, ATIQ. *Syngué sabour*. Paris: P.O.L, 2008. ISBN: 978-2-84682-277-0. Pp. 155. 15 €.

Comment dire l'abjecte misère d'un peuple enlisé dans le marigot d'une guerre civile interminable? Comment définir un pays en semi-déshérence, une société désemparée par la violence aveugle, les haines endémiques, la destruction gratuite? Dans ce premier roman rédigé directement en français, Atiq Rahimi met en exergue la dévastation de Kaboul prise dans son engrenage infernal. L'incipit élargit le champ du récit à l'universel en suggérant "quelque part en Afghanistan ou ailleurs" (11), c'est-à-dire partout où la guerre fait rage.

Sur fond d'apocalypse, dans une chambre nue, une femme veille son mari, un "héros combattant" blessé au cours d'une pitoyable rixe entre faux frères djihadistes. Chaque matin elle vient lui prodiguer ses soins, changer le linge et la perfusion, invoquer Allah et déverser le trop plein de son désespoir. Au dehors, en contrepoint de la lenteur du rituel, il y a les déflagrations de bombes, les rafales de Kalachnikov et les appels à la prière du mollah. Pendant seize journées la femme donne libre cours à ses frustrations à travers de longs monologues où elle maudit les mollahs ignares qui incitent au djihad et les diverses factions qui s'entretuent au nom d'une idéologie pervertie. Lorsqu'une cause est injuste le héros est-il un juste? Tout comme la poche à perfusion dispense la vie au compte-gouttes, les récriminations coulent, chaque fois plus audacieuses. L'épouse invoque le quatre-vingt-dix-neuvième surnom d'Allah, Al-Sabour le Patient, qu'elle assimile à *syngué sabour*, la pierre magique de la mythologie persane qui absorbe peines et secrets jusqu'au moment de saturation où elle éclate et opère une délivrance. Mais Allah ne lui offre "aucune voix. Aucune voie" (29). Peu à peu la métaphore de la pierre de patience glisse vers le patient pétrifié, réduit au silence, réceptacle involontaire des confidences.

Partout où les femmes souffrent, la société est malade. Ici, la parole investit la femme d'un pouvoir libérateur et autorise la transgression. Elle ne jugule plus ni ses mots ni ses actes. Dans un va-et-vient entre présent et passé, entre individuel et collectif, elle déverse sur la *syngué sabour* sa tendresse et sa haine, ses illusions perdues de jeune épouse et sa vie ruinée par les violences du conflit et de la coutume. Son désarroi s'exprime principalement au présent (temps de l'instant) là où l'on attendrait le conditionnel passé (temps de l'amertume). Dans cette chambre blafarde comme un film de Sokourov, les mots de la souffrance rythment la respiration pénible du gisant entrecoupée par un vol d'insecte. Le dénuement physique du lieu accentue le dénuement psychologique des êtres, deux existences claquemurées symboliques d'une société en mal de repères dans un labyrinthe où chacun tourne en rond. Le huis clos est bien le lieu de la psychose.

Une bande de barbus maraudeurs fait irruption dans la maison. La femme cache le blessé dans un placard et pour éviter d'être violée, elle prétend être prostituée. Le plus jeune lui crache au visage. Pourtant il reviendra, prêt à négocier ses faveurs. Une autre fois il lui apportera un couffin de grenades et une chaîne d'or, offrandes qui valorisent symboliquement la femme. En présence du mari figé dans sa catalepsie, ils enfreignent le tabou. La femme parle. Sa voix "enfouie depuis des milliers d'années" (147) exhume l'ultime secret qui provoquera l'éclatement de la *syngué sabour*. Le dénouement est lapidaire.

La beauté de ce roman est dans la sobriété et la pureté du style. L'œil du romancier-cinéaste mesure les mots et les objets. Le désir de cerner une certaine atmosphère et de suivre fidèlement un parcours intérieur rappellent à la fois le huis clos de *La jalousie* et le périple de *La modification*. Comme Ahmed Rashid (*L'ombre des Talibans*) et Khaled Hosseini (*Les cerfs-volants de Kaboul*), Atiq Rahimi est un exilé injustement traité au pays de "laveur de chiens". Un retour en Afghanistan lui inspire ce roman subtilement accusateur dédié à une poétesse afghane assassinée par son mari. *Syngué sabour* c'est aussi l'Afghanistan à bout de misère et de patience, sa civilisation survivant sur une poudrière et le spectre des géants de pierre du patrimoine sacrifiés à la folie des Talibans.

University of Wisconsin-Oshkosh

Yvette A. Young